

— Ça te dirait d’y passer un an ? Deux à la rigueur ?

C’était la dixième fois qu’il lui posait la question. Elle avait toujours trouvé le moyen d’éluder sa réponse, mais, elle ne pouvait plus reculer.

Juliette avait espéré que le hasard viendrait trancher pour elle, mais rien n’était venu troubler le calme de cette fin d’été. Au pied du mur elle ferma les yeux et répondit dans un souffle :

— Pourquoi pas ?

La porte-fenêtre du balcon ouverte, laissait voir un Paris dont la lumière d’automne tamisait les immeubles d’un halo d’or.

« Un an... » Elle calcula. « Un an représentait un Noël, des Pâques et une cinquantaine de week-ends. »

Vêtue d’une robe sans manches la jeune femme était assise par terre, en tailleur, sur un coussin de velours bleu. Ses bras finement bronzés par le soleil des vacances, sentaient encore le sel de la mer.

— On reviendrait passer les grandes vacances en France : privilège d’universitaire...

Alan avait parlé, l’air préoccupé, en feuilletant un dossier. A la trentaine, son dos prenait déjà la légère courbure des chercheurs et ses lunettes cachaient mal son regard fatigué.

— C’est grand, Tonytown ?

— 25 000 habitants.

— Comment se présente une ville aussi petite ?

Alan referma le dossier et posa ses coudes dessus, puis d’une voix calme, malgré l’agacement, se mit à expliquer avec application, comme s’il était face à ses élèves.

— Les villes universitaires américaines sont construites sur le modèle anglais, autour de l'Université. Ces University towns se composent de deux communautés : celles des professeurs et de leur famille et celle des commerçants et des services qui gravitent autour. L'architecture orthogonale illustre la séparation sociale de ces communautés parallèles

— C'est joli ?

Sa moue sceptique sembla le vexer.

— Quoi donc ?

— Tonytown, bien sûr !

— Comme toutes les villes de la Nouvelle Angleterre

— Pourquoi l'appelle-t-on la Nouvelle Angleterre ?

— Parce qu'elle a été construite et peuplée par les pionniers venus d'Angleterre vers 1673.

La jeune femme haussa les épaules. Elle n'était guère plus avancée.

— Quelle drôle d'idée d'aller se fourrer dans un bled pareil ! L'inquiétude lui serrait la gorge. Il fallait l'éliminer. Heureuse, Juliette tenait à le rester. « Aucune importance, se dit-elle, s'ils allaient vivre un an en un coin aussi bizarre. » Il s'agissait d'un intermède dans la vie d'une femme d'à peine 19 ans...

Mariés depuis deux mois, ils avaient déjà mis en route un bébé, moins par désir que par inexpérience. Cela s'était passé tellement vite qu'ils avaient été obligés de s'installer, dans sa chambre de jeune fille, aménagée dans le somptueux appartement de ses parents.

Les rumeurs de la rue s'engouffraient dans ce quatrième étage surplombant le Rond-point des Champs Élysées où le trafic était encore à l'heure de l'été.

Juliette adorait cet appartement comme les objets qui l'avaient vu grandir. L'idée de partir ne lui déplaisait pas puisqu'elle laissait ses racines, dans la demeure familiale, toujours prête à l'accueillir.

Une brusque envie de jouer, chassa ses premiers moments d'inquiétude.

— Chiche ! dit elle.

Alan laissa glisser son dossier dans sa serviette et regarda sa jeune femme, l'œil interrogatif :

— De quoi parles-tu ?

— D'accord pour un an à Tonytown !

— Je ne te force pas...

La serviette refermée sur le dossier, il regardait au-delà. Elle lui sourit avec tendresse. Elle voulait se rassurer en se disant qu'il venait d'une planète différente, de Mars par exemple, où l'on n'exerçait aucune pression sur la volonté d'autrui. En général, elle aurait rejeté tout autre garçon qui aurait affiché autant de mauvaise foi, mais pour Alan, c'était différent. Il avait une belle bouée de secours : il venait d'ailleurs. Elle n'avait passé que deux semaines à New York, jadis, avec ses parents, au cœur de l'hiver, lorsque le vent et la tempête l'avaient obligée de rester terrée dans sa chambre d'hôtel. Ce souvenir ne figurait pas parmi les plus agréables qu'elle avait sélectionnés à l'immortalité !

Une ville courant d'air qui ne ressemblait en rien aux images riantes des comédies américaines. On lui avait pourtant répété que New York n'était pas caractéristique des Etats-Unis, comme Paris n'avait rien de commun avec la France profonde. Peut-être que Tonytown, cette petite ville universitaire serait plus proche du rêve américain, qu'elle l'avait imaginé ?

La vie lui paraissait merveilleuse sur le paquebot au milieu de l'océan, entre le vieux Monde et le Nouveau continent. Juliette laissait son mari le nez dans ses dossiers et passait ses journées à arpenter le pont. Parfois accoudée au deck, elle regardait la coque puissante fondre l'océan en de vagues blanchies au sommet. Raidies en surprenantes volutes, elles se fracassaient pour se fondre dans la mer. C'était Rhett Butler faisant glisser d'une main, la fermeture éclair de la robe de bal de Scarlett O'hara. Elle offrait son visage aux gouttelettes qui rebondissaient sous la poussée du vent levé par la vitesse du bateau.

Le soir après le dîner, ils s'installaient dans la petite boîte de nuit où Alan, devenu Ashley Wilkes, regardait sa jeune femme assoiffée de vie et de mouvement, twister, jerker, rocker jusqu'aux petites heures du matin. Il luttait avec discrétion contre le sommeil et l'ennui. Juliette, en revanche se trémoussait, insatiable. N'était-ce sa fringale, rien ne lui aurait rappelé qu'elle portait un bébé qui se préparait à faire irruption dans la vie de leur couple à peine formé.

« Il ne faut surtout pas que je rate la statue de la Liberté », se dit la jeune femme en se mettant au lit, la veille de leur arrivée. Elle avait grimpé à l'échelle de l'étroite couchette au-dessus de celle d'Alan, la tête pleine de rêves de Walt Disney et d'Oncle Sam, toute au plaisir de l'aventure qu'elle se préparait à vivre. Elle avait oublié ses angoisses.

— Il faut que vous soyez sur le deck à 9 h 30, avait dit le steward.

— Pourquoi si tôt ? Nous ne devons arriver qu'à 11 heures.

— Le passage en douane est assez long. Nous commençons tôt pour aider les passagers qui se rendent vers d'autres villes. Tous n'habitent pas New York.

Elle aurait voulu lui demander s'il connaissait Tonytown mais il était tard. Elle avait résisté jusqu'au dernier twist et à présent, la fatigue l'avait submergée. Elle compta sur les doigts d'une main les heures de sommeil qui lui restaient jusqu'à l'arrivée en rade de New York.

Ce fut le bruit des valises se cognant contre les murs du couloir et les voix excitées des passagers qui lui firent ouvrir les yeux. Le soleil devait être haut dans le ciel qu'elle apercevait à travers le hublot. Le bateau s'était arrêté. Juliette se laissa glisser le long de la rampe, passa devant Alan endormi et ouvrit avec précaution la porte de la cabine. Le couloir était vide. Les valises qui l'encombraient la veille, avaient disparu.

— Vite, vite, ils sont partis ! s'écria-t-elle affolée à l'oreille de son mari qui dormait. A moins qu'il ne fit semblant pour échapper à la tornade qui enfilait sa jupe et sa casaque, découvrait ses chaussures sous le drap qu'Alan avait laissé glisser par terre, avant de boucler sa trousse de toilette.

— Je monte sur le pont ! dit-elle.

Trop impatiente pour attendre l'ascenseur, elle grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier en colimaçon. Au sommet, elle trouva l'entrée du deck verrouillée

Deux soldats faisaient le guet.

— Je veux sortir, leur dit-elle agacée par chaque minute qui passait.

— Non ! dit l'un. Attendez votre tour au rez-de-chaussée.

Ce n'était pas la peine d'insister. Ils avaient le front et le regard buté des hors-la-loi face au bon shérif. Des minutes précieuses s'écoulaient. De retour au rez-de-chaussée, elle se trouva face à une immense file, tranquille et disciplinée, alignée devant la pancarte accrochée à l'entrée du

grand salon et qui portait l'interdit : EMIGRATION OFFICE.

— C'est absurde ! protesta-t-elle en direction du planton figé – Je suis Française, je n'émigre pas, je viens juste passer une année. C'est tout !

Elle se glissa entre les passagers jusqu'au premier rang et voulut tourner la poignée. Ils la regardèrent, étonnés. Il fallait être une petite écervelée d'Européenne pour resquiller ainsi.

— Non, dit le garde de service. Attendez votre tour. Quand on appellera votre lettre. C'est alors que vous pourrez entrer. Les étrangers passent de toute façon en dernier.

— Bravo la politesse ! lança-t-elle. Je n'ai pas l'intention de prendre la place de qui que ce soit. Je veux sortir sur le pont pour voir la statue de la Liberté. « The Statue of Liberty » ajouta-t-elle en se disant que peut-être si elle drapait la dame à la couronne hérissée de piques et au flambeau brandi haut, dans son identité d'adoption, elle arriverait peut-être à mieux les attendrir.

Le militaire lui sourit.

— Next time... Nous sommes déjà au port.

Des larmes de colère jaillirent de ses grands yeux noirs. Quelle sottise d'avoir dormi aussi tard ! De retour dans la cabine, elle trouva Alan en train de se raser. Elle s'assit sur sa couchette et se mit à pleurer. Il posa sur elle un œil surpris, hors du nuage de mousse blanche.

— Pourquoi pleures-tu, petite ?

— J'ai manqué la statue de la Liberté !

— Si ce n'est que ça, ne t'en fais pas. Je t'achèterai une carte postale. Tu la verras aussi bien.

Ses pleurs s'arrêtèrent. L'étranger qui lui proposait une carte postale en échange de son rêve, cette porte symbolique qu'elle allait franchir pour entrer dans sa nouvelle vie, était son mari.

— Ce n'est pas pareil, se contenta-t-elle de dire en poussant un soupir.

Il la regarda avec tendresse. Il adorait sa ravissante Juliette au visage ovale, son corps mince aux jambes interminables. Elle était espiègle et débordante, dotée de cette liberté d'enfant unique et gâté. Comment réagira-t-elle, quand elle sera plongée dans l'american way of life ?

Mais ça, ici sur le bateau, il l'ignorait encore...

Sa trousse de voyage serrée contre sa jupe, elle avait ralenti et fait trébucher Alan qui la suivait de près.

— Avance, dit-il, la voix étouffée par le poids des bagages. Que fabriques-tu ? Sa voix était impatiente et agacée.

— Je veux faire un vœu. Un énorme vœu, digne de mon entrée en Amérique.

Elle avait beau chercher, feuilleter les rêves empilés dans sa mémoire, elle ne trouva rien qui lui sembla à la hauteur du moment historique qu'elle s'apprêtait à vivre. Il lui aurait fallu trouver ce quelque chose du genre qu'elle aurait pu raconter un jour à ses petits-enfants, comme : « Lorsque j'ai mis, pour la première fois, le pied sur la terre de votre grand-père, j'ai fermé un instant les yeux et j'ai dit... » Rien ! Son mari la pressait. Elle y renonça. Tant pis pour la photo du souvenir. Elle se résolut au : « Bonjour l'Amérique ! » Les yeux fermés, le pied droit levé, elle s'apprêtait à franchir la première marche de l'échelle qui menait sur le béton du port, lorsqu'une main arrêta son élan. Un douanier se tenait à côté d'elle.

— Votre sac à main n'a pas l'étiquette de passage en douane. Qu'avez-vous à déclarer ?

— A déclarer ? Mes clefs, mon porte-monnaie, mon carnet d'adresses, mes crayons, mes porte-bonheur, mes rêves !

Juliette était exaspérée.

— Ouvrez-le !

Elle ouvrit son sac à contre cœur. C'était pire que de lui demander de se mettre à poil. Avec ses gommages, ses

crayons, ses deux premières châtaignes ramassées dans les allées du Bois, son miroir rond récupéré dans un vieux poudrier de sa mère, son peigne édenté qu'elle aimait tant, la photo de Scarlett O'Hara dans les bras de Clark Gable, découpée dans un magazine et qui finissait de s'écorner, frottée au trousseau de clés. C'était son univers et ses faiblesses intimes qu'elle livrait à ce regard frustré. Le douanier promena un œil soupçonneux dans le fouillis.

— Et ça ?

Ses doigts fureteurs avaient écarté les bricoles pour pointer à présent vers un flacon joliment emballé, le cadeau de son père au moment où le train Paris-Le Havre s'était mis en marche.

— C'est un cadeau !

— Pour qui ?

— Pour moi !

— Pour vous ? Le sourcil blondasse s'arqua d'un air méfiant.

— Oui, bien sûr. Je n'ai pas l'intention d'ouvrir une parfumerie autour de ce flacon !

Il n'avait pas l'air convaincu et hésitait. D'un geste brusque, elle déchira le papier, sortit le flacon, ouvrit le bouchon et s'en mit plein le cou.

— Calme-toi, petite, dit Alan avec un sourire d'excuse en direction du douanier. Elle attend un bébé, you understand.

— Oh, I see...

Alan en profita pour la pousser sur la passerelle, en la retenant par le pan de sa casaque pour l'empêcher de tomber.

— Vite, ces gens sont très sensibles. Tu les agresses. Tu vas nous attirer des ennuis !

— Sensibles ? Je les agresse ?

Juliette eut envie de rire, au milieu de sa colère. Alan la pressait. Ils se retrouvèrent sur le quai lorsque Juliette poussa un cri déchirant.

— Mon vœu ! Je n'ai pas fait mon vœu.

Ratée d'abord la statue de la Liberté, raté ensuite son vœu, au seuil de sa nouvelle vie. Elle avala sa déception ; prit une bouffée de parfum en caressant du nez son épaule gauche, puis, se dit que la formule des films de série B pouvait, à la rigueur, tenir lieu de vœu si on y mettait du cœur. Alors, la voix tremblante, elle lança :

« A NOUS DEUX, L'AMERIQUE ! »

Ils avaient tourné à droite à la sortie du port et s'étaient engagés sur l'autoroute qui menait à la Nouvelle Angleterre. Coincée entre Alan et Edgard dans la vieille Ford rouge, son cœur tachycardait : elle allait bientôt voir Tonytown.

Ils roulaient sur cette autoroute 95 garnie de panneaux vert pomme aux inscriptions blanches, qui filait droit devant leurs yeux. Une haie de sapins et de lauriers insérait ce ruban blanc sur lequel de rares voitures semblaient rouler avec précaution. Elle revit la silhouette qui leur avait fait de grands signes d'amitié lorsqu'ils étaient descendus du bateau. Avec sa belle crinière rousse et ses tâches de rousseur plein le visage, Edgard respirait la joie de vivre et une amitié si franche, que la jeune femme avait été touchée. Jamais encore un étranger n'avait manifesté autant de plaisir à la voir. Malgré les petites déceptions qui la heurtaient, elle découvrit là, avec ses premiers pas sur la terre américaine, l'incroyable sens d'hospitalité de ses habitants, matérialisée par ce chef du département Histoire qui sera désormais le chef de son mari, cet Edgard venu les accueillir au bateau et les conduire vers leur nouvelle vie...

Elle regrettait pourtant qu'ils n'eussent pas pu s'arrêter quelques heures à New York, car ayant aperçu Edgard dans le port, les bras en moulin à vent, son mari avait décidé que ce serait pour une autre fois. Les 200 kilomètres qui séparaient Tonytown de la ville fourmilière, ne représentaient qu'un saut de puce, à l'échelle américaine.

— On y va comme de Paris à Deauville, avait dit Alan.